

PREMIÈRE HOMÉLIE

Prononcée dans la vieille église d'Antioche, lorsque Jean n'était encore que prêtre, sur ces paroles de saint Paul à Timothée : «Usez d'un peu de vin à cause de votre estomac et de vos fréquentes infirmités.» (I Tim 5,23)

1. Vous venez d'entendre la voix de l'Apôtre, cette trompette descendue des cieux, cette lyre du monde spirituel. Comme la trompette, en effet, elle a des sons terribles et guerriers, elle frappe les ennemis d'épouvante, ranime dans l'armée fidèle les esprits abattus, remplit de confiance les soldats courageux et les rend invincibles au démon; comme la lyre, elle répand la joie dans les cœurs, assouplit les maladies de l'âme en dissipant les mauvaises pensées, nous donne avec une égale abondance force et suavité. L'avez-vous entendu tout à l'heure, ce divin Paul, parlant à Timothée sur les sujets les plus divers et les plus nécessaires? Touchant l'imposition des mains, voici ce qu'il lui dit dans sa lettre : «Ne vous hâtez d'imposer les mains à personne, et ne participez pas aux péchés d'autrui.» (I Tim 5,22) Il signale ensuite le danger qu'entraîne une telle prévarication, en montrant qu'on encourt le châtement mérité par les crimes des autres, quand on confère à des indignes la puissance sacrée. Aussitôt il ajoute : «Usez d'un peu de vin, à cause de votre estomac et de vos fréquentes défaillances.» (Ibid., 23) Il nous entretient encore aujourd'hui, et de la soumission qui doit régner dans une famille, et de la folie des hommes attachés à l'argent, et de l'aveuglement où les riches sont plongés, et de beaucoup d'autres choses.

Comme il nous est impossible de parcourir tous ces sujets, dites-moi quel est celui que nous devons proposer à votre charité, traiter dans ce discours ? Telle qu'une prairie, cette lecture offre à mes yeux mille fleurs différentes; j'y vois beaucoup de roses et de violettes, et des lis non moins nombreux : partout, sous des formes variées, les fruits abondants de l'esprit, de tout côté s'exhalent les plus suaves odeurs; non, ce n'est pas seulement une prairie, c'est un paradis que la lecture de nos divins livres ! Ses fleurs ne se bornent pas à donner un parfum qui flatte simplement l'odorat; elles produisent un fruit capable de nourrir l'âme. Quel est donc celui des sujets indiqués dont vous désirez que nous fassions l'exposition en votre présence ? Voulez-vous le moins élevé de tous et le plus accessible à l'intelligence ? Pour moi, je le préfère; et, si je ne me trompe, vous le préférez aussi. Or quel est en réalité le plus facile, le mieux à la portée de notre esprit et de notre parole? n'est-ce pas celui-ci : «Usez d'un peu de vin, à cause de votre estomac et de vos fréquentes défaillances ?» Eh bien, que tout notre discours roule sur ce texte de l'Apôtre. Que ce ne soit néanmoins ni pour rechercher les louanges, ni pour étaler une vaine force dans l'art de discourir; nous ne parlons pas de nous-même, mais suivant que nous sommes favorisé du souffle de l'Esprit. Que ce soit pour exciter jusqu'aux plus nonchalants de nos auditeurs, vous faire voir quel riche trésor est renfermé dans les Ecritures et vous persuader qu'on ne saurait passer à côté sans prévarication et sans danger.

Si cette parole simple et facile, cet enseignement que le grand nombre juge de peu d'importance, nous apparaît comme une source intarissable de richesses et nous ouvre l'accès à la plus haute philosophie, qu'en sera-t-il de la doctrine qui puise largement au sein de la vérité comme dans son propre domaine ? de quels trésors infinis ne comblera-t-elle pas ceux qui lui prêtent une oreille attentive ? Ne négligeons pas les choses même réputées les moins importantes; car elles aussi proviennent de la grâce de l'Esprit. Or la grâce de l'Esprit n'est jamais ni petite ni méprisable; elle est, au contraire, pleine de grandeur, toujours admirable et digne de la libéralité de celui qui la donne. N'écoutons donc pas avec indifférence. Les hommes qui traitent le minerai et le soumettent à l'action du feu, ne se contentent pas d'en retirer l'or qui forme des masses considérables, mais recueillent encore avec beaucoup de soin les plus petites parcelles. Puis donc que nous aussi nous extrayons l'or des mines apostoliques, pour le jeter, non dans la fournaise, mais dans le creuset de nos pensées, employant à cet effet, non une flamme matérielle, mais un feu spirituel, recueillons-en les précieux filons avec tout le soin dont nous serons capables. Petit est le discours, mais grande est la puissance. Ce n'est pas de leur masse que les pierres précieuses tirent leur valeur, mais bien de la beauté de leur substance : il en est de même de la connaissance des divines Ecritures ... Les autres doctrines étalent pompeusement de grandes inutilités, remplissent de choses vaines l'esprit des auditeurs, et les renvoient les mains vides; ils n'emportent aucun gain, ni petit ni grand. La grâce de l'Esprit saint, au contraire, inspire à ceux qui suivent ses enseignements, alors même

HOMÉLIES AU PEUPLE D'ANTIOCHE SUR LES STATUES RENVERSÉES

qu'elle ne leur adresse que d'humbles paroles, une haute philosophie; souvent il suffit d'avoir puisé dans son sein un mot unique, pour avoir en soi le viatique de toute la vie.

2. Puisque à nos yeux se présente une telle richesse, soyons attentifs et vigilants; car je me dispose à laisser tomber ma parole à de grandes profondeurs. Plusieurs jugeront peut-être que cette exhortation est surabondante et déplacée; et voici ce qu'ils disent : Timothée ne pouvait-il pas savoir par lui-même ce dont il avait besoin ? fallait-il qu'il l'apprit de la bouche de son maître ? et non content de lui en faire un commandement, ce maître devait-il encore l'écrire et le graver dans son épître comme sur une colonne d'airain ? N'eut-il pas honte de le consacrer dans un document adressé à son disciple et destiné à être lu en public ? Eh bien, que cette exhortation, loin d'être superflue, soit extrêmement utile et nécessaire; qu'elle émane, non de Paul, mais de la grâce même de l'Esprit; que cela dût être, non seulement exprimé de vive voix, mais enseigné par écrit, afin de parvenir de la sorte à toutes les générations par le moyen de cette lettre, c'est ce dont vous ne sauriez douter, et je vous en donnerai tout à l'heure la preuve.

D'autres se laissent entraîner à des doutes non moins graves sur un autre point : ils se demandent en eux-mêmes comment Dieu permit qu'un homme dont la langue avait tant de puissance, dont les ossements chassaient les démons, tombât dans une telle infirmité; car ce n'était pas une infirmité légère, elle ne discontinuait pas, les souffrances ne cessaient d'accabler le malade et ne lui permettaient pas un instant de respirer. D'où le concluons-nous ? Des expressions mêmes de Paul. Il ne dit pas : *à cause de votre infirmité*; mais bien: «à cause de vos infirmités.» Il va plus loin, et, pour montrer qu'elles sont sans relâche, il dit : «infirmités fréquentes.» Qu'ils entendent cela ceux qui souffrant une longue maladie s'irritent et s'abattent.

Mais on ne se borne pas à demander comment un homme aussi saint était éprouvé par des maladies et des maladies continuelles; on s'étonne de plus qu'il en fût ainsi quand sur lui reposaient les affaires du monde. En effet, s'il eût été du nombre de ceux qui se sont retirés au sommet des montagnes ou qui se sont bâti de pauvres cellules dans le désert, choisissant un genre de vie qui les affranchit de telles sollicitudes, la question offrirait moins de difficulté; mais un homme investi d'une haute charge, à qui le soin de tant d'Eglises était confié, administrant avec tant de prudence et de zèle, des villes, des nations entières et presque tout l'univers, voilà ce qui est capable de jeter dans la stupeur un esprit irréfliéchi. Si ce n'était pas pour lui-même, du moins devait-il posséder la santé pour les autres. Général plein de courage et d'habileté, il faisait la guerre, dira-t-on, non seulement contre les infidèles, mais encore contre les démons et le chef des démons. Tous les ennemis attaquaient le camp du Seigneur avec un acharnement extrême, dispersant son armée, la réduisant en servitude : il eût pu ramener des malheureux sans nombre à la vérité, et il était malade. Et ne serait-il pas résulté de cette maladie d'autre dommage pour la république chrétienne, elle avait sans doute pour effet de jeter les fidèles dans l'incertitude et la torpeur. Si les soldats voyant leur général étendu sur sa couche sentent faiblir leur ardeur et deviennent plus lents au combat, combien plus les fidèles, en voyant succomber à d'incessantes douleurs un maître qui avait accompli tant de merveilles, ne devaient-ils pas ployer sous le poids de leur humanité ?

Il est encore un autre sujet de doute, une autre question qu'on se pose : Pour quel motif le disciple malade ne s'est-il pas guéri lui-même, ou n'a-t-il pas été guéri par son maître ? Quoi ! ils ressuscitaient les hommes, chassaient les démons, triomphaient sans peine de la mort, et ne rétablissaient pas ce corps abattu par la souffrance ! Eux qui, soit de leur vivant, soit du fond de la tombe, exerçaient un si grand pouvoir, pourquoi ne remédiaient-ils pas à cette défaillance ? Et, ce qui est encore plus étonnant, Paul, après avoir opéré tant de prodiges, même avec la parole seule, n'a pas honte d'écrire à Timothée de recourir au vin comme à un remède. Non que l'usage du vin soit une chose honteuse, les hérétiques seuls le prétendent; mais comment n'a-t-il pas regardé comme un déshonneur d'avouer qu'il ne pouvait pas procurer autrement une guérison aussi facile ? Et certes il était si loin d'en rougir qu'il a voulu même le transmettre ouvertement à la postérité. Voyez à quelle profondeur est descendue notre parole; que de questions ont surgi de ce qui semblait si peu de chose. Et maintenant donnons-en la solution. En allant ainsi jusqu'au fond, nous avons voulu stimuler votre intelligence, établir la vérité d'une manière inébranlable.

3. Accordez-moi cependant, avant que je vous donne la réponse à toutes les questions soulevées, de vous dire quelque chose, et de la vertu de Timothée, et de la sollicitude de Paul. Quel n'était pas l'amour de celui qui, malgré son éloignement, malgré les innombrables affaires dont il était environné, montrait une si vive sollicitude pour la santé de son disciple et lui indiquait avec tant de soin le moyen de se fortifier ! Quelle vertu comparer à celle de

HOMÉLIES AU PEUPLE D'ANTIOCHE SUR LES STATUES RENVERSÉES

Timothée ? Il avait un tel mépris pour les délices, il dédaignait tant les plaisirs de la table, qu'il était tombé dans un état de prostration à force d'austérités et de jeûne. Ce n'est pas à son tempérament, en effet, mais bien à ses privations et à l'usage de l'eau qu'il faut attribuer sa faiblesse; Paul nous l'apprend d'une manière formelle. Il ne lui dit pas simplement : «Usez d'un peu de vin;» ce conseil est précédé de celui-ci : «Désormais ne buvez plus d'eau.» (I Tim 5, 23) Le mot désormais, indique assez quelle était la pratique du disciple et la cause de son infirmité. Qui n'admirerait sa mortification et sa philosophie ? Il s'était élevé jusqu'aux cieux, il avait atteint au comble de la sagesse; ce que son maître atteste par ces mots : «Je vous ai envoyé Timothée, qui est mon fils bien-aimé, mon fidèle disciple dans le Seigneur.» (I Cor 4,17) De telles expressions nous font hautement connaître la vertu de celui qui les avait méritées; car les jugements des saints ne proviennent ni de l'amour ni de la haine, ils sont affranchis de toute idée préconçue. Il eût été moins heureux pour Timothée d'être le fils de Paul selon la nature qu'il n'est beau pour lui d'avoir ce titre par adoption : il ne lui était rien par le sang; mais il devint son fils par la piété, en gardant religieusement en lui-même les traits de sa vertu.

Tel qu'un jeune taureau qui traînerait le joug avec un bœuf robuste, il allait dans tout l'univers partageant ses travaux, sans jamais faiblir à cause de sa jeunesse, tâchant de rivaliser, à force de courage, avec les labeurs de son maître. C'est encore Paul qui lui rend ce témoignage quand il dit : «Que personne ne le méprise; car il accomplit l'œuvre du Seigneur, comme moi-même.» (I Cor 16,10) Voyez-vous comme il lui reconnaît un zèle en tout égal au sien ! Ailleurs, pour qu'on ne puisse attribuer ce témoignage à l'affection, il en appelle à ses propres auditeurs touchant la vertu de son enfant : «Vous l'avez vu à l'épreuve, dit-il; comme un fils sert son père, ainsi m'a-t-il servi dans l'œuvre de l'Evangile; l'expérience vous a montré quelle est sa vertu et sa grandeur d'âme.» (Phil 2,22) Et cependant, bien qu'il eût atteint à ce haut degré d'honneur et de sainteté, loin de se confier en lui-même, il se tenait dans la crainte et la ferveur : c'est pour cela qu'il continuait à jeûner, se gardant bien d'imiter ces hommes qui, après s'être livrés au jeûne pendant dix ou vingt mois, tombent tout à coup dans le relâchement et la dissolution. Non, il ne souffrit rien de semblable, jamais il ne se dit à lui-même : A quoi bon jeûner désormais ? Je suis sorti vainqueur de la lutte, j'ai triomphé des passions, j'ai mortifié mon corps, frappé les démons de terreur, mis le diable en fuite, ressuscité les morts, guéri les lépreux; me voilà devenu terrible aux puissances ennemies : en quoi pourrais-je encore avoir besoin du jeûne, et de quelle utilité serait maintenant pour moi une telle sauvegarde ? Ni ces paroles n'étaient dans sa bouche, ni ces pensées dans son cœur. Plus il avait acquis de mérites, plus il craignait et tremblait; et cette philosophie, il l'avait apprise de son maître.

En effet, quoiqu'il eût été ravi au troisième ciel, introduit dans le paradis, quoiqu'il eût entendu d'ineffables paroles et pénétré les plus sublimes mystères, alors qu'il avait parcouru le monde entier comme porté sur des ailes de flamme, l'Apôtre écrivait aux Corinthiens : «Je crains qu'après avoir prêché aux autres, je ne sois moi-même réprouvé.» (I Cor 9,17) Or, si Paul, ayant accompli de si grandes choses, est tellement saisi de frayeur, qu'il dise : «Le monde est crucifié pour moi, et je suis crucifié pour le monde,» (Gal 6,14) n'est-ce pas plutôt à nous qu'il appartient de craindre, et d'autant plus que nous aurons fait des œuvres plus importantes ? Le démon redouble ses assauts, il devient plus furieux, quand il nous voit disposer avec ordre tout le cours de notre vie; c'est quand nous avons de grandes richesses spirituelles, des trésors de vertus, qu'il s'efforce surtout de nous entraîner au naufrage. Qu'un homme inconnu, sans distinction, chancelle et tombe, ce n'est qu'un faible dommage pour la société; mais qu'un autre en quelque sorte élevé au sommet de la vertu, dans une position éclatante, attirant à lui tous les regards, admiré de tout le monde, succombe à la tentation, c'est un désastre public, c'est une vaste ruine; et cela, non seulement parce qu'il tombe de plus haut, mais parce qu'il ébranle et décourage par sa chute ceux dont les yeux étaient fixés sur lui. De même, dans le corps humain, lorsque les yeux perdent leur lumière ou que la tête est gravement blessée, tout est en quelque sorte anéanti, tandis que le mal n'est plus aussi grave quand un autre membre est atteint. Cela s'applique aux hommes remarquables par la sublimité de leurs devoirs et la sainteté de leur vie : quand ces flambeaux viennent à s'éteindre, quand une souillure ternit leur éclat, tout le reste du corps mystique en éprouve un dommage irréparable.

4. Timothée, qui n'ignorait pas ces choses, ne négligeait aucune précaution. Il savait que la jeunesse est semée de difficultés, qu'elle est variable, facile à tromper, sur une pente dangereuse, et qu'elle a par là même besoin d'un frein plus vigoureux : c'est un foyer qui s'empare de tous les objets qui l'entourent, pour les enflammer avec autant de facilité que de

HOMÉLIES AU PEUPLE D'ANTIOCHE SUR LES STATUES RENVERSÉES

promptitude. Aussi la resserrait-il de tous les côtés, afin de la réduire en servitude; il avait recours à tous les moyens pour éteindre cette flamme dévorante; ce cheval impatient du frein, qu'on gouverne avec tant de peine, il le maîtrisait avec une infatigable énergie, dans le but de réprimer sa fougue et de le remettre, pleinement dompté, aux mains de la raison, qui doit en être le guide. Que le corps soit affaibli, disait-il, mais que l'âme soit forte ! que la chair ait des entraves, mais que l'esprit ait sa liberté pour voler vers les cieux !

Ce n'est pas assez; voici qui vous frappera bien plus encore. Épuisé de force, travaillé par une longue maladie, le courageux disciple ne néglige pas l'œuvre de Dieu; il vole partout avec une rapidité que ne peuvent égaler les tempéraments les plus robustes; tantôt à Ephèse et tantôt à Corinthe, souvent en Macédoine et puis en Italie, sur tous les points de la terre et de la mer, il apparaît incessamment avec son maître, prenant part à tous ses combats, à tous ses dangers; et jamais la philosophie de l'âme n'est déconcertée par les défaillances du corps : si grande est la puissance de l'amour divin, si rapides sont les ailes qu'il donne à notre faible humanité ! De même que les hommes dont le corps est plein de force et d'embonpoint ne tirent aucun avantage de leur vigueur, si l'âme est abattue, lente et paresseuse; de même ceux dont la constitution est épuisée ne souffrent aucun dommage de leur faiblesse, si l'âme est généreuse et brille d'une noble ardeur. Quelques-uns s'imaginent que le conseil donné par l'Apôtre paraît autoriser l'abus dans l'usage du vin; mais il n'en est pas ainsi.

Quand on l'examine avec attention, on y voit plutôt un conseil de prudence et de sobriété. Remarquez, en effet, que ce n'est pas au début, dès le principe, que Paul donne un tel conseil, mais bien après s'être aperçu de l'extrême faiblesse où son disciple était tombé. Et encore n'est-ce pas sans quelque restriction qu'il le donne; il ne dit pas simplement : Usez de vin, mais : «Usez d'un peu de vin.» Ce n'est pas que Timothée eût besoin d'un avis formulé avec une telle réserve; c'est à nous qu'il était nécessaire. Les maladies causées par l'usage immodéré de l'eau ne sont, à la vérité, ni peu graves ni peu nombreuses; mais combien l'emportent sous ce double rapport celles qui ont leur source dans l'usage immodéré du vin ! De là naissent et la lutte des passions, et le tumulte des funestes pensées, et l'affaiblissement des forces physiques, et la ruine complète de la santé. La terre ne se dissout pas autant sous l'action continuelle d'une eau trop abondante, que se dissout et s'amollit la constitution de l'homme quand elle est comme noyée sous des flots de vin. Tenons-nous donc éloignés des extrêmes, soit quand nous réparons les forces du corps, soit quand nous en réprimons les dangereux appétits. Le vin est un don que nous avons reçu de Dieu, non pour nous livrer à l'ivresse, mais pour en user avec sobriété; pour y trouver un plaisir utile, et non de stériles douleurs. Il est écrit : «Le vin réjouit le cœur de l'homme.» (Ps 102,16) Et vous en faites une cause de tristesse; car l'ivresse jette le cœur dans l'abattement et l'esprit dans les ténèbres. C'est un remède parfait, s'il est pris dans une parfaite mesure.

Le texte que nous expliquons condamne les hérétiques qui s'élèvent follement contre le don de Dieu. Si le vin était au nombre des choses prohibées, jamais Paul n'en eût permis l'usage, jamais surtout il ne l'eût recommandé. Cette parole ne s'adresse pas seulement aux hérétiques, mais s'adresse encore à plusieurs de nos frères, qui, dans leur simplicité, parce qu'ils auront vu des hommes s'avilir par des excès déplorables, au lieu de ne blâmer qu'eux, blasphèment en quelque sorte le présent que Dieu nous a fait, et s'écrient : Périssent le vin ! Et nous, disons-leur : Périssent l'intempérance ! Le vin est l'œuvre de Dieu, l'ivresse est celle du diable. Ce n'est pas le vin qui fait l'ivresse, c'est la débauche. N'accusez pas la créature du Tout-Puissant; ne vous en prenez qu'à la folie de votre frère. Quoi ! vous négligez de redresser et de punir le prévaricateur, pour calomnier la bonté divine !

5. Lors donc qu'il nous arrivera d'entendre certains hommes exprimer ces fausses idées, réduisons-les au silence. Non, encore une fois, ce n'est pas l'usage, c'est l'excès qui fait l'ivresse, l'ivresse, cause de tant de maux. Le vin nous a été donné pour ranimer le corps abattu, non pour détruire la vigueur de l'âme; pour guérir l'infirmité de la chair, non pour rendre l'esprit malade. Gardez-vous, en usant immodérément des dons du Créateur, d'être une occasion de chute pour les ignorants et les insensés. Quoi de plus lamentable que l'ivrognerie ? L'homme ivre est dans un état de mort, bien qu'il ait encore une âme; c'est un démon, un démon qui s'est fait tel de son propre mouvement. L'ivresse est une maladie volontaire indigne de pardon, une ruine sans excuse, le déshonneur commun de notre nature. L'esclave de ce vice honteux n'est pas seulement inutile à toutes les sociétés, impropre à toutes les affaires privées ou publiques; c'est un être dégradé dont le simple aspect est intolérable, dont l'odeur révolte les sens : son haleine fétide, sa démarche chancelante, sa parole embarrassée inspirent la répulsion et le dégoût. Mais le plus grand de tous les malheurs, c'est que cette maladie ferme l'entrée du ciel à tous ceux qui en sont affectés; elle les met dans l'impuissance

HOMÉLIES AU PEUPLE D'ANTIOCHE SUR LES STATUES RENVERSÉES

d'acquérir les biens éternels; après avoir fait leur tourment sur la terre, elle leur réserve pour l'avenir des châtiments tout autrement épouvantables. Ainsi donc, coupons court à cette fatale habitude, et soyons dociles à la parole de Paul : «Usez d'un peu de vin.» Et ce peu, ne le permet-il encore qu'à titre de remède; il ne l'eût pas prescrit à son disciple, si l'infirmité de celui-ci ne l'eût exigé. Nous devons, en effet, régler d'après les nécessités et les circonstances les aliments et les boissons que nous avons en notre pouvoir; jamais il ne faut aller au delà du besoin, rien ne doit se faire aveuglément et sans raison.

Après nous être édifiés sur la sollicitude de Paul et la vertu de Timothée, allons, et que notre discours aborde maintenant la solution des questions proposées. Quelles étaient ces questions ? Il est nécessaire de les formuler de nouveau, pour que la réponse soit plus facile à comprendre. On demande pourquoi Dieu permettait qu'un homme aussi saint et chargé d'affaires aussi importantes fût accablé par la maladie; comment ni lui-même ni son maître ne purent opérer la guérison, et furent obligés de recourir au vin comme au seul remède efficace. Voilà bien les difficultés qui ont été soulevées. C'est le moment de les résoudre, mais de telle façon que tous ceux qui subiront, soit les mêmes épreuves, soit la pauvreté, la faim, les chaînes, les tortures, les tentations, les calomnies, ou n'importe quelle autre calamité de la vie présente, alors même qu'ils seraient un objet d'édification par leur vertu, de respect par leur élévation, d'admiration par le caractère de leur vie, trouvent dans nos paroles un moyen évident et sûr de justification contre ceux qui voudraient se faire de leur infortune une arme pour les attaquer. Que de personnes n'avez-vous pas entendues qui tenaient ce langage : Pourquoi cet homme si modeste et si doux est-il chaque jour trainé devant les tribunaux par cet autre si méchant et si colère ? Pourquoi Dieu souffre-t-il de semblables injustices ? Un tel est mort, victime d'une fausse accusation. Celui-ci, dira-t-on encore, a péri dans les flots; celui-là a roulé dans un précipice. Et que de saints personnages ne pourrait-on pas citer qui, dans ce siècle ou les siècles antérieurs, ont éprouvé des tribulations de toute sorte ? Pour découvrir la raison de tout cela, pour ne pas en être ébranlés vous-mêmes ou ne pas laisser le prochain en butte à ce scandale, écoutez avec la plus vive attention ce que nous avons actuellement à vous dire.

6. Toutes les diverses causes des afflictions auxquelles les saints sont sujets, je puis les réduire au nombre de huit. Appliquez donc tous votre esprit à recueillir chacune de mes paroles, sachant bien qu'il n'y aura plus pour nous désormais de justification possible si nous sommes scandalisés par les accidents qui peuvent survenir; si, lorsque nous pouvons les expliquer de tant de manières, ils étaient sans cause à nos yeux, et nous jetaient par là même dans le trouble et l'abattement.

Premièrement, c'est pour que la grandeur des mérites et des prodiges ne porte pas les saints à l'orgueil, que Dieu permet qu'ils soient affligés, secondement, c'est de peur que les autres n'aient d'eux une opinion qui dépasse les bornes de la nature humaine, et ne les regardent comme des dieux et non plus comme des hommes; troisièmement, c'est pour que la vertu divine éclate dans leurs souffrances et triomphe dans leurs infirmités, en les rendant supérieurs à eux-mêmes, en augmentant les fruits de leur prédication; quatrièmement, pour que leur patience devienne plus éclatante, non en vue de la récompense promise à ceux qui servent le Seigneur, mais bien de la reconnaissance qu'ils montreront envers lui, puisque leurs maux eux-mêmes en seront l'occasion et l'objet; cinquièmement, c'est là pour nous un magnifique argument de la résurrection future : en voyant, en effet, un homme juste et plein de vertu souffrir des maux sans nombre, partir de ce monde en cet état, malgré vous, à ce spectacle vous penserez un jugement à venir. Si l'homme ne renvoie pas sans paiement et sans récompense ceux qui ont travaillé pour lui, Dieu pourrait-il se résoudre à laisser sans couronne ceux qui pour sa gloire ont supporté de si rudes labeurs ? Et s'il ne veut pas les frustrer du prix qu'ils ont mérité, il faut bien qu'après la fin de la vie présente il y ait une seconde vie où soient rémunérés les travaux de la première. Sixièmement, les saints sont affligés pour que nous-mêmes, quand nous sommes dans l'adversité, ayons une consolation, un adoucissement à nos peines, en portant nos regards sur eux, en rappelant à notre mémoire les maux qu'ils ont endurés. Septièmement, c'est de peur que, lorsque nous vous exhortons à l'imitation de leurs vertus, lorsque nous disons à chacun de vous : Imitiez Paul, imitez Pierre, vous imaginant peut-être, au souvenir de leurs sublimes actions, qu'ils étaient d'une nature différente, vous ne renonciez à suivre leurs exemples. Huitièmement, c'est afin que, lorsqu'il s'agit de bonheur ou de malheur, nous sachions quels sont ceux à qui le premier appartient, ceux dont le second est le partage.

Telles sont donc les causes annoncées; il me reste à les appuyer toutes sur les témoignages de l'Écriture, à vous montrer catégoriquement que ce ne sont pas là les

HOMÉLIES AU PEUPLE D'ANTIOCHE SUR LES STATUES RENVERSÉES

inventions de la sagesse humaine, mais bien tout autant d'oracles consignés dans les Livres saints. De la sorte, notre discours sera plus digne de foi et s'établira mieux dans vos âmes. Que ce soit, d'abord, pour inspirer aux saints la modestie et l'humilité, pour les empêcher de s'enorgueillir de leurs œuvres et de leurs miracles, que Dieu les soumet à la tribulation, c'est le prophète David et Paul qui vont également nous le dire. Voici comment l'un s'exprime : «Il m'est bon, Seigneur, que vous m'ayez humilié, pour que j'apprenne l'équité de vos jugements.» (Ps 117,71) L'autre dit à son tour : «J'ai été ravi au troisième ciel et transporté dans le paradis;» puis il ajoute: «Et de peur que la grandeur des révélations ne m'exalte, l'aiguillon de la chair m'a été donné, l'ange de Satan, pour qu'il m'humilie de ses soufflets.» (II Cor 12,2-4,7) Quoi de plus manifeste ? Pour que je ne m'enorgueillisse pas, dit-il, Dieu a permis que je sois souffleté par les anges de Satan. Par ces derniers mots il ne désigne pas certains démons; il entend parler des hommes qui servent de ministres à Satan, des païens, des tyrans, des Grecs, qui ne cessaient de lui susciter des obstacles et de le persécuter. Voici quel est le sens de ses paroles : Le Seigneur eût pu me mettre à l'abri de toutes ces persécutions et de toutes ces calamités; mais comme il m'avait élevé jusqu'au troisième ciel, comme le paradis s'était ouvert devant moi, de crainte qu'une telle faveur ne m'inspirât des pensées de vaine complaisance, il a voulu que je fusse ainsi tourmenté, il a permis aux anges de Satan de me souffleter par ces humiliations et ces tortures. Tout parfaits, tout admirables que puissent être Pierre et Paul et tous ceux qui leur ressemblent, toujours est-il qu'ils sont hommes, et ce n'est qu'à force de circonspection qu'ils peuvent se garantir de l'orgueil, et les saints plus que tous les autres, car rien n'expose à la vaine complaisance, comme la conscience des mérites acquis et la sécurité dont une âme se berce. C'est pour les prémunir contre ce danger que le Seigneur les laisse en butte aux tentations et aux tribulations, seules capables de les retenir dans le devoir et de leur inspirer dans toutes les actions de la vie la modération et la prudence.

7. En cela se manifeste d'une manière éclatante la puissance de Dieu : c'est ce que vous apprenez de la bouche même de l'Apôtre; car il avait établi déjà cette vérité. Ne dites pas, en effet, à l'exemple des infidèles, que le Seigneur en permettant ces infirmités se montre faible lui-même, qu'il ne peut pas soustraire les siens au danger, puisqu'il les abandonne à de continuelles afflictions; remarquez plutôt que, bien loin d'y voir une preuve de faiblesse, Paul y découvre à tous les regards une révélation de la force divine. A peine a-t-il dit : «L'aiguillon de la chair m'a été donné, l'ange de Satan qui m'humilie de ses soufflets,» qu'il ajoute : «C'est pour cela que j'ai demandé trois fois au Seigneur de l'éloigner de moi; et le Seigneur m'a répondu : *Ma grâce te suffit; car ma force éclate dans la faiblesse.*» Je me montre fort, dit Dieu, quand vous êtes infirmes. C'est par vous, malgré vos défaillances, que la parole de l'Evangile s'accroît et se répand en tous lieux. Lorsque l'Apôtre, accablé de coups, est jeté dans la prison, c'est lui qui enchaîne son geôlier : ses pieds sont dans les cepts, ses mains dans les fers, et vers le milieu de la nuit la prison est ébranlée par le chant sacré des hymnes. Vous le voyez, la vertu de Dieu n'est jamais plus grande que dans nos infirmités. Si Paul, libre de toute chaîne, avait ébranlé cette maison, la merveille eût été moins étonnante. – Demeure dans les fers, semble lui dire son divin Maître, et que les murs chancellent de toutes parts, et que les captifs soient délivrés, afin que mon pouvoir ressorte mieux de leur délivrance, accomplie qu'elle sera par le ministère d'un prisonnier étroitement enchaîné ! – Voilà ce qui frappa surtout le gardien de la prison; c'était de voir un homme soumis à une aussi dure nécessité et qui par le seul effet de sa prière secoue les fondements, ouvre les portes, délivre les captifs.

Et ce n'est pas seulement dans cette circonstance qu'une telle merveille s'accomplit; elle se renouvela plusieurs fois en faveur de Pierre, de ce même Paul, et des autres apôtres; on a toujours vu la divine grâce s'épanouir au milieu des persécutions, briller au sein des souffrances, et publier ainsi sa vertu. Voilà pourquoi cette parole : «Ma grâce te suffit; car ma force éclate dans l'infirmité.» Or que beaucoup eussent été portés à regarder les saints comme supérieurs à la nature humaine, s'ils n'avaient pas subi de telles afflictions, c'était bien la crainte que Paul exprimait en ces termes : «Si je voulais me glorifier, je le pourrais sans folie; mais je m'en abstiens, de peur que quelqu'un ne m'estime au delà de ce qui, dans ma personne, frappe ses yeux ou ses oreilles.» (II Cor 12,6) Que signifie ce langage ? Le voici : J'aurais pu faire connaître de plus grands miracles; mais je ne l'ai pas voulu, pour que la grandeur même de ces miracles ne donnât pas aux hommes une plus haute opinion de moi. C'est encore pour cela que Pierre, après avoir redressé le boiteux, quand tous les spectateurs étaient en admiration, s'efforçait de réprimer leur élan et de leur persuader que rien de ce qui s'était accompli n'émanait de sa propre puissance, en leur disant : «Pourquoi fixer ainsi vos

HOMÉLIES AU PEUPLE D'ANTIOCHE SUR LES STATUES RENVERSÉES

regards sur moi comme si c'était par mon pouvoir et ma piété que j'ai fait marcher cet homme ?» (Ac 14,12)

A Lystres l'étonnement alla jusqu'à l'idolâtrie; on amenait des taureaux ornés pour le sacrifice et l'on voulait les immoler en l'honneur de Paul et de Barnabé. Voyez la malice du diable : ceux par lesquels le Seigneur travaillait à purifier le monde de toute impiété, il tâchait de les faire servir à l'introduire, en faisant encore une fois passer pour des dieux ceux qui n'étaient que des hommes. C'est ce qu'il avait réalisé dans les premiers temps; et de là provenait surtout l'idolâtrie comme de son principe et de sa source. Plusieurs, en effet, parce qu'ils avaient triomphé dans la guerre, érigé des trophées, bâti des villes, répandu quelques bienfaits sur leurs semblables, furent tenus pour des dieux, eurent des temples et des autels; c'est de tels hommes que se forma l'interminable série des dieux mythologiques. De peur que cela ne vint à se renouveler pour les saints, le Seigneur a permis qu'ils aient été chassés, flagellés, exposés à tous les genres de maladies; il fallait que leur extrême faiblesse corporelle et leurs épreuves sans nombre fissent bien voir à tous ceux qui en seraient les témoins, que les auteurs de tant de prodiges étaient de simples mortels; qu'ils n'opéraient rien par eux-mêmes, mais que la grâce toute seule opérait tout en eux. Et dans le fait, si des hommes, pour avoir accompli des choses de peu d'importance et de nulle valeur, reçurent les honneurs divins, à plus forte raison aurait-on discerné ces honneurs aux saints, s'ils n'avaient rien souffert de nos misères humaines, en les voyant accomplir des œuvres que personne n'avait jamais vues ni oui raconter. Alors même qu'ils étaient battus de verges, écrasés, liés, exilés, chaque jour exposés à la mort, on ne pouvait encore se défendre de cette opinion sacrilège; que serait-il arrivé si les maux qui sont notre apanage ne les avaient pas atteints ?

8. Voilà quelle est la troisième cause de leurs afflictions; voici maintenant la quatrième : il ne fallait pas qu'on pût croire qu'ils se dévouaient au service de Dieu par l'attrait des félicités temporelles. Beaucoup de ceux qui vivent dans le désordre, quand leur conduite leur est reprochée, quand on les appelle aux travaux de la vertu, entendant dire que les saints supportent les peines avec joie, trouvent en cela même un grief contre ces derniers; et ce n'est pas l'homme seul, c'est encore le diable qui les accuse ainsi. Job était comblé de richesses, il possédait les plus grands biens; interpellé par Dieu sur la vertu de cet homme, l'esprit impur, n'ayant rien à lui reprocher, ne pouvant ni voiler sa propre malice ni ternir la pureté du patriarche, eut aussitôt recours à cette récrimination, en disant au Seigneur : «Est-ce donc gratuitement que Job vous sert ? N'avez-vous pas entouré d'une barrière ses biens soit intérieurs, soit extérieurs ?» (Job 1,9-10) C'est pour la récompense, disait-il, que cet homme pratique la vertu; il est vertueux dans l'opulence. Que fit Dieu ? Voulant bien montrer que les saints ne le servent pas comme des mercenaires, il dépouilla complètement son serviteur, le réduisit à l'indigence et l'affligea d'une cruelle maladie. Reprochant ensuite au tentateur l'inanité de ses soupçons, il lui dit : «Voilà qu'il garde encore son innocence; et c'est en vain que tu m'as demandé de détruire ses possessions.» (Ibid., 2,3)

Pour les saints, en effet, honorer Dieu, c'est une récompense suffisante, ils n'exigent rien au-delà; à celui qu'anime un amour véritable, il suffit d'aimer, d'aimer l'être dont il est aimé lui-même; là se bornent ses désirs, il n'est pas à ses yeux de plus belle récompense. Si cela est vrai quand il s'agit de l'homme, combien plus quand il s'agit de Dieu ? Pour rendre cette vérité encore plus évidente, Dieu fit plus que le démon ne demandait; celui-ci avait dit : «Portez la main sur lui; frappez-le lui-même.» Le Seigneur va plus loin et répond : «Je le livre à ta puissance.» De même que dans les luttes corporelles, les athlètes vigoureux et formés par un continuel exercice n'apparaissent pas tels lorsqu'ils sont couverts d'un vêtement tout ruisselant d'huile, mais bien lorsqu'ils s'avancent nus dans l'arène, étonnant les spectateurs et les ravissant par les admirables proportions de leur corps, dont aucun voile ne cache la mâle beauté : de même, lorsque Job était enveloppé de ses richesses, on ignorait ce qu'il était en réalité; mais quand il les eut dépouillées, comme un athlète dépouille ses habits, quand il descendit de la sorte dans la lice de la vertu, tous les spectateurs furent saisis d'admiration à la vue de cet homme, et sur les gradins de l'immortalité les anges eux-mêmes acclamèrent son courage dans le combat, applaudirent à sa victoire. Ainsi que je le disais à l'instant, ses richesses le dérobaient aux regards des hommes : ils ne l'aperçurent que lorsqu'il eut déposé ce manteau pour s'élançer dans l'amphithéâtre de ce monde; ce n'est pas seulement alors la perte de ses biens, c'est sa lutte victorieuse contre la douleur qui fixa sur lui les yeux de la terre et du ciel. Je l'ai dit encore : Dieu ne voulut pas lui-même le frapper, pour que le diable n'eût pas le droit de dire : Vous l'avez épargné, vous ne l'avez pas soumis à d'assez rudes épreuves. C'est au diable lui-même que Dieu donna le pouvoir, et d'anéantir les troupeaux et

HOMÉLIES AU PEUPLE D'ANTIOCHE SUR LES STATUES RENVERSÉES

de torturer la chair du juste. Je compte sur mon champion, tu peux donc lui susciter tels combats que tu voudras.

Bien plus, comme on voit des lutteurs renommés, pleins de confiance dans leur force et dans leur art, ne pas se soustraire aux étreintes de leurs antagonistes, dédaigner l'égalité des chances, se laisser librement saisir par le milieu du corps, afin de remporter un plus glorieux triomphe; ainsi Dieu livra-t-il le saint aux prises de l'ennemi, dans le but de lui donner une plus brillante couronne, quand il l'aurait vaincu, malgré tous ces désavantages, et couché sur le sol. C'est un or sans mélange; fais le passer par le creuset, examine-le selon tes désirs et tes caprices; tu n'y trouveras pas de scories.

Mais cette considération ne se borne pas à nous montrer le courage des autres; elle est encore pour nous le sujet d'une grande consolation; car que dit le Sauveur ? «Heureux serez-vous quand les hommes vous maudiront, vous persécuteront et vous accableront d'injustes reproches à cause de moi; réjouissez-vous, tressaillez d'allégresse, parce que votre récompense est grande dans les deux; c'est ainsi que leurs pères ont traité les prophètes.» (Mt 5,11-12) Paul, à son tour, console en ces mots les fidèles de Macédoine : «Frères, vous êtes devenus les imitateurs des Eglises de Dieu qui sont dans la Judée; car vous avez souffert de la part de vos concitoyens ce qu'elles ont souffert de la part des Juifs.» (I Th 2,14) Il console de même les Hébreux, en leur rappelant que tous les justes ont été jetés dans les fournaies ou dans les lacs; qu'ils ont dû fuir dans les déserts et sur les montagnes, chercher un asile dans les grottes, tourmentés par la faim, vivant dans les angoisses. Or la participation à de semblables souffrances est une consolation pour les pécheurs.

Voulez-vous voir ensuite comment cela nous amène à parler de la résurrection, écoutez le même apôtre: «Si, donnant ma vie, j'ai combattu à Ephèse avec les bêtes féroces, de quoi cela me servira-t-il dans le cas où les morts ne doivent pas ressusciter ?» (I Cor 15,32) Et plus haut : «Si nous n'espérons en Jésus Christ que pour cette vie, nous sommes les plus misérables de tous les hommes.» (Ibid., 5,19) Nous souffrons ici-bas des douleurs innombrables; en supposant donc qu'il n'y ait pas une autre vie, que peut-on concevoir de plus déplorable que notre destinée ?

9. Il résulte clairement de là qu'elle n'est pas renfermée dans les étroites limites du présent. C'est dans les tentations que j'en vois la preuve : Dieu ne permettrait jamais que ses serviteurs, après avoir supporté tant de maux, et des maux si terribles, après avoir passé toute leur vie dans les tribulations et dans des périls sans nombre, n'eussent pas ailleurs une compensation surabondante. Si Dieu ne peut tolérer qu'il en soit ainsi, il est indubitable qu'il a préparé pour l'homme une seconde vie, une vie plus heureuse et plus belle, où lui-même doit couronner et glorifier à la face de l'univers les généreux athlètes de la vertu. Lors donc que vous verrez le juste dans les tortures, les afflictions, les infirmités, l'indigence et tant d'autres peines qu'on ne saurait énumérer, jusqu'au dernier de ses jours, dites en vous-même : Si la résurrection et le jugement ne devaient pas avoir lieu, Dieu ne souffrirait pas que cet homme qui pour lui s'est soumis à tant de souffrances, quittât la vie sans avoir joui d'aucun bien. Il est donc évident qu'une nouvelle existence, pleine de gloire et de félicité, attend les justes après celle-ci. Supposez que cela ne fût pas, ni les méchants n'auraient en partage les joies de la terre, ni les bons ne seraient accablés par le malheur. Mais comme il existe un autre monde, où les uns recevront le prix de leurs iniquités et les autres celui de leurs bonnes œuvres, Dieu permet cette distribution de maux et de biens.

Mais je tâcherai d'en indiquer une autre raison, tirée des saintes Ecritures. Et cette raison, la voici. Pour que nous ne prétextions pas, quand nous sommes appelés à pratiquer les mêmes vertus que les saints, qu'ils étaient d'une nature différente, l'un des auteurs sacrés, parlant du grand Elie, s'exprime en ces termes : «Elie était un homme ayant les mêmes passions que nous.» (Jac 5,17) Vous l'entendez, c'est par l'identité des passions qu'il démontre celle de la nature. Ailleurs il est écrit : «Et moi aussi, je suis homme, semblable à vous par mes souffrances.» (Sag 7,1) Même garantie de l'identité de la nature. Par là vous apprendrez de nouveau quels sont ceux qu'on doit regarder comme possédant le vrai bonheur. Entendez encore l'Apôtre : «Jusqu'à cette heure même, nous sommes tourmentés par la faim et par la soif, nus et meurtris de soufflets; nous n'avons ni demeure stable, ni relâche dans nos labeurs.» (I Cor 4,11) Il dit ailleurs : «Celui qu'il aime, le Seigneur le châtie; il frappe de verges tous ceux qu'il reçoit au nombre de ses enfants.» (Heb 12,6) Si nous comprenons bien ces paroles, ce n'est pas ceux dont la vie s'écoule dans le repos, mais bien ceux qui pour Dieu sont affligés et tourmentés, qui vivent dans la justice et cultivent la piété, que nous louerons et que nous imiterons. Voici ce que dit encore un prophète : «Leur main est pleine d'iniquités; leurs filles sont parées, couvertes d'ornements, comme les statues d'un temple; leurs greniers

HOMÉLIES AU PEUPLE D'ANTIOCHE SUR LES STATUES RENVERSÉES

sont remplis et regorgent l'un dans l'autre; leurs troupeaux se multiplient, leurs brebis fécondes sortent en foule; on ne voit ni ruine ni déchirure dans leurs murs; on n'entend pas de cris dans leurs places publiques. Heureux, ont-ils proclamé, le peuple à qui sont tous ces biens.» (Ps 143,11-15) Et vous, prophète, que dites-vous : «Heureux le peuple dont le Seigneur est le Dieu !» Non, ce n'est pas celui qui regorge de richesses, mais bien celui qui possède les trésors de la piété, que je béatifie, alors même qu'il aurait mille maux à souffrir.

S'il fallait donner une neuvième raison, je dirais que la tribulation rend plus agréables à Dieu ceux qu'elle éprouve; car «la tribulation produit la patience, la patience rend témoignage, le témoignage rendu donne l'espérance, et l'espérance n'est pas confondue.» (Rom 5,3-5) Vous voyez donc que l'épreuve qui vient de la tribulation nous donne l'espoir des biens à venir, et que vivre dans les afflictions, c'est nourrir des espérances immortelles. Ce n'est donc pas à tort que je le disais, de telles souffrances sont un gage de résurrection et rendent meilleurs ceux qui souffrent. De même, en effet, comme il est dit dans l'Écriture, que l'or est éprouvé dans la fournaise, l'homme juste l'est aussi dans le creuset des humiliations.

Il est même une dixième raison que nous pourrions donner. Et laquelle, me demanderez-vous ? Celle que j'ai déjà plus d'une fois indiquée; c'est que si nous avons encore quelques souillures, là nous en serons purifiés. Le grand patriarche la signalait en disant au mauvais riche : «Lazare a reçu sa part de douleurs sur la terre, et c'est pour cela qu'il est maintenant consolé.» (Luc 16,25) Une autre encore se présente à ma pensée; la voici : C'est pour que notre avenir s'embellisse et que notre récompense soit complétée. Plus les tribulations deviennent intenses, plus augmente le prix qui nous sera décerné; il augmente même dans une plus forte proportion. «Les souffrances du temps présent ne sont pas dignes d'être comparées, dit l'Apôtre, à la gloire qui doit éclater en nous.» (Rom 8,18)

Puisque les peines des saints s'expliquent de tant de manières, ne nous laissons jamais aigrir, ni abattre ! ni troubler par les tentations ! fortifions nos âmes par l'étude de ces vérités, instruisons-en les autres. Si vous voyez, encore une fois, l'homme vertueux, le disciple de la vraie sagesse, le fidèle serviteur de Dieu, en butte à toute sorte de maux, mon bien-aimé frère, n'en soyez pas scandalisé. Si vous voyez un homme qui s'applique aux œuvres spirituelles, qui poursuit la réalisation d'une utile entreprise, n'en pouvoir venir à bout, que cela ne vous soit pas non plus un sujet de scandale. J'ai souvent entendu des plaintes comme celles-ci : Tel homme voyageait pour aller au-devant du martyr, il portait tout son argent aux pauvres; et voilà qu'il a fait naufrage et qu'il a tout perdu. Un autre, mû par les mêmes pensées, est tombé dans les mains des voleurs; à peine s'il a sauvé sa vie, sa ruine est complète. Que répondrons-nous à cela ? Qu'il ne faut s'affliger d'aucune de ces choses. Cet homme a fait naufrage, il est vrai; mais certes, rien n'a péri des fruits de sa justice. Il avait réuni tous ses biens, mis tout son argent en réserve; il s'était élancé vers un noble but, son pèlerinage du moins était commencé : en le dépouillant de tout le reste, le naufrage n'a pu lui ravir sa bonne pensée. Mais pourquoi le Seigneur a-t-il permis que ce malheur arrivât ? – Pour faire éclater la vertu de son serviteur. – Et cependant les pauvres ont été privés de ses richesses. – Vous n'aurez jamais pour les pauvres la même sollicitude que Dieu, dont ils sont les créatures : en les privant de ce secours, il peut leur envoyer, s'il le veut, des ressources plus abondantes.

10. Ne lui demandons pas compte des accidents qu'il permet; mais rendons-lui gloire en toutes choses. Ce n'est pas par hasard et sans dessein que ces malheurs arrivent. Sans oublier ceux à qui cet argent devait porter la consolation, tout en se proposant de les secourir par d'autres moyens, il éprouve la vertu du naufragé et lui ménage par là une plus magnifique récompense; car une chose mille fois plus belle que toutes les aumônes qu'on peut distribuer, c'est de rendre grâce à Dieu après de semblables calamités. Ce n'est pas seulement ce que nous donnons aux pauvres, mais encore ce qui nous est ravi quand nous supportons ces revers avec courage, qui tourne à notre profit. Il est même aisé de vous montrer que ceci remporte sur cela; les épreuves auxquelles Job fut soumis en sont une preuve évidente. Lorsqu'il était en possession de ses biens, il ouvrait sa maison aux pauvres et leur faisait part de toutes ses richesses; et cependant sa gloire n'était pas aussi grande quand il ouvrait ainsi sa maison, que lorsqu'il vit avec une parfaite égalité d'âme que cette maison était renversée. Non, sa gloire n'était pas aussi grande quand de la dépouille de ses brebis il couvrait la nudité des indigents, que lorsqu'il se répandait en actions de grâce à la nouvelle que le feu du ciel avait consumé ses troupeaux. Il s'était montré d'abord l'ami des hommes; puis il se montra l'ami de la sagesse : il avait eu pitié des indigents; il fut après cela plein de reconnaissance envers Dieu. Il ne se dit pas en lui-même : Que signifie donc tout ceci ? Pourquoi vois-je périr ces troupeaux

HOMÉLIES AU PEUPLE D'ANTIOCHE SUR LES STATUES RENVERSÉES

qui me servaient à nourrir tant de pauvres ? Si j'étais moi-même indigne de vivre dans une telle abondance, ne devait-elle pas être respectée en faveur de ceux qui la partageaient ?

Rien de semblable ne fut ni sur ses lèvres ni dans sa pensée; il connaissait trop bien celui qui dispose tout pour l'utilité de ses créatures. Vous ne sauriez douter qu'il n'ait infligé, par sa résignation dans la ruine plus que par sa générosité dans l'opulence, une sensible défaite au démon; car, pendant que Job faisait l'aumône, le démon avait encore quelque doute sur sa vertu, à tort, il est vrai; et néanmoins il pouvait dire avec une apparence de raisons : «Est-ce gratuitement que Job vous sert ?» Mais après que l'ange des ténèbres eut tout détruit, eut dépouillé de tout le saint patriarche, et que celui-ci eut témoigné les mêmes sentiments de reconnaissance envers Dieu, la bouche imprudente de l'accusateur demeura fermée, fut réduite au silence; car les épreuves subies n'avaient fait que rehausser la gloire du juste. En effet, et je ne saurais assez vous le dire, qu'un homme privé de tous ses biens supporte ce malheur avec courage et même avec reconnaissance, c'est quelque chose de plus beau que sa libéralité dans la richesse : son amour remonte des hommes à Dieu, des serviteurs au Maître. Ce n'est pas sans motif que je m'appesantis sur cette considération. Beaucoup, après avoir répandu d'abondantes aumônes, nourri les veuves et les orphelins, ont été dépouillés du nécessaire; les uns ont tout perdu dans un incendie; les autres, dans un naufrage; d'autres encore ont été victimes de la calomnie, poursuivis par la haine : ils sont tombés de l'indigence, l'infirmité, la maladie; et personne qui leur ait donné quelque secours. N'imitons donc pas ceux qui vont répétant sans cesse : Nul ne sait rien là-dessus; car ce que nous venons de dire suffit pour dissiper ces pénibles incertitudes.

La même plainte revient toujours : Cet homme qui répandait tant d'aumônes a tout perdu. Que signifie cette parole : *a tout perdu* ? Si pour une telle perte il a rendu grâce à Dieu, Dieu lui prodiguera de plus grands bienfaits; ce n'est pas le double, comme Job, c'est le centuple qu'il recevra dans la vie future. Plus il aura souffert de maux, plus riche sera le trésor de ses biens à venir; car c'est pour l'appeler à de plus vigoureux exercices, à de plus nobles combats, que le Seigneur l'a fait passer de l'abondance à la pénurie. Un feu dévorant a plus d'une fois atteint votre maison et consumé vos biens ? Souvenez-vous alors des infortunes de Job. Rendez grâce à Dieu, qui pouvait vous épargner ces épreuves et ne l'a pas voulu; vous obtiendrez de la sorte une récompense aussi grande que si vous aviez tout versé dans les mains des indigents. Vous trouvant dans la détresse, peut-être ressentez-vous le tourment de la faim et courez-vous d'innombrables dangers ? Souvenez-vous de Lazare aux prises avec le dénûment, l'abandon et tant d'autres angoisses; souvenez-vous des apôtres, qui souffraient la faim, la soif, la nudité; souvenez-vous des prophètes, des patriarches et de tous les justes : vous ne les trouverez ni dans la fortune ni dans les plaisirs, mais bien dans l'indigence, les tribulations et les infirmités.

11. En repassant en vous-même de tels souvenirs, rendez grâce à Dieu de ce qu'il vous a fait participer à leur sort, non dans sa haine, mais dans son amour. Eux-mêmes n'auraient jamais souffert d'aussi graves peines si le Seigneur ne les avait spécialement aimés; c'est par ce rude chemin qu'il les conduisait à une gloire plus éclatante. Il n'est rien de meilleur que l'action de grâces, comme il n'est rien de pire que le blasphème. Et ne soyons pas étonnés que les hommes appliqués aux choses spirituelles soient les plus éprouvés. Ce n'est pas dans les lieux où sont renfermés la paille et les roseaux, mais dans ceux où l'or et l'argent abondent, que les voleurs déploient leur vigilance et leur activité; de même le diable s'acharne aux hommes spirituels. Les pièges sont où se trouve la vertu; l'envie marche à côté de l'aumône. Mais nous avons une arme invincible pour repousser toutes les machinations de l'ennemi, c'est de prendre occasion de toutes ses embûches pour rendre grâce à Dieu. Dites-moi, n'est-ce pas tandis qu'il immolait les prémices de ses troupeaux, qu'Abel périt de la main de son frère ? Ce n'est pas apparemment que Dieu hait celui dont il était honoré, c'est bien plutôt parce qu'il l'aimait : à la couronne méritée par les sacrifices, il voulut ajouter celle du martyr. Pour avoir porté secours à l'opprimé, Moïse courut risque de la vie et fut obligé de s'exiler : Dieu le permit ainsi, pour que vous appreniez à mieux connaître la patience des saints. Si, dans la certitude que nous n'avons à craindre aucun mal, nous abordons les œuvres spirituelles, nous ne saurions avoir un grand mérite avec une telle sécurité : ce qui rend admirable la conduite de ceux qui les pratiquent, c'est qu'ils n'en sont détournés ni par les dangers, ni par les pertes, ni par la mort; n'importe de quelles souffrances elle soit accompagnée, aucune crainte n'est capable de refroidir leur ardeur.

Les trois enfants condamnés à la fournaise disaient : «Il est un Dieu au ciel qui peut nous délivrer; et s'il ne le veut pas, sachez néanmoins, ô roi, que nous n'adorerons pas vos dieux et que nous ne nous prosternerons pas devant la statue d'or que vous avez

HOMÉLIES AU PEUPLE D'ANTIOCHE SUR LES STATUES RENVERSÉES

érigée.» (Dan 3,17-18) Quand vous serez donc au moment d'accomplir un bien pour la gloire de Dieu, ayez, vous aussi, devant les yeux toute sorte de périls et de maux; et si vos prévisions se réalisent, n'en soyez ni surpris ni troublé. «Mon fils, dit l'Ecclésiastique, en entrant au service de Dieu, préparez votre âme à la tentation.» (Ec 2,1) Aucun homme se disposant au combat ne se figure devoir remporter la palme sans blessures. Ni vous non plus, mon bien-aimé, quand vous allez livrer au diable un combat décisif, ne devez chercher une vie exempte de dangers et pleine de délices. Ce n'est pas ici-bas que la récompense et le bonheur vous sont promis, c'est dans la vie future que Dieu vous ouvrira les trésors de la gloire. Lors donc que faisant vous-même un bien, vous en êtes payé par des peines, ou que vous voyez un autre soumis à cette épreuve, livrez-vous aux transports de la joie : c'est là le gage d'une plus belle couronne. Ne vous laissez pas abattre, que votre zèle ne se ralentisse pas, que le découragement ne s'empare pas de votre âme, mais travaillez plutôt avec un redoublement de ferveur.

Si les apôtres, pendant qu'ils accomplissaient leur mission, étaient flagellés, lapidés; si les prisons furent leur demeure ordinaire, ils n'en étaient que plus ardents à faire entendre les oracles de la vérité, non seulement quand le danger n'existait plus, mais au milieu même du danger. Voyez Paul : dans l'ombre des cachots, chargé de fers, il enseigne l'Evangile, il communique la grâce; en face des tribunaux, à la vue du naufrage, dans les périls les plus imminents, il agit de même. Imités les exemples qui vous sont donnés par les saints, et, tant que vous le pourrez, demeurez ferme dans le bien; ne vous en laissez jamais détourner par les œuvres de Satan, quelque opiniâtres qu'elles soient. La mer a-t-elle englouti vos trésors, souvenez-vous que Paul allant porter à Rome la parole sainte, mille fois plus précieuse à ses yeux que tous les trésors du monde, fit naufrage et courut beaucoup d'autres dangers. Il le déclare lui-même quand il dit : «J'ai souvent voulu me rendre auprès de vous; mais Satan m'en a empêché.» (I Th 2,18) En effet, pour mieux faire éclater sa puissance, Dieu a permis que le diable suscît mille obstacles à la prédication de l'Evangile, sans pouvoir ni l'amoindrir ni l'interrompre. Voilà pourquoi Paul trouvait en tout un sujet de louanges, sachant que Dieu ne réprouvait que pour son bien; les difficultés stimulaient son zèle, au lieu de l'entraver.

Ainsi donc, à chaque déception que nous éprouverons, reprenons avec une nouvelle ardeur nos œuvres spirituelles. Ne disons pas : Comment le Seigneur a-t-il permis que j'aie rencontré ces obstacles ? car il l'a permis pour nous donner une occasion de lui témoigner plus de zèle et d'amour. Le cœur aimant se reconnaît surtout à ce signe, c'est que jamais il n'abandonne ce qui plaît à l'être aimé. Le serviteur lâche et paresseux se laisse abattre par la première contradiction; mais celui qui est plein de courage et d'activité s'applique d'autant plus aux choses divines qu'il y rencontre plus de difficultés, ne connaissant d'autres bornes que celles de son pouvoir, voyant en tout un sujet de reconnaissance. Voilà comment nous devons agir. Quel trésor que la reconnaissance, quelle incomparable richesse, quel bien précieux, quelle invincible armure ! Le blasphème, au contraire, ne voit que le malheur présent; aux pertes que nous avons essuyées il en ajoute de plus grandes encore. Vous avez donc perdu votre argent ? Ah ! si vous rendez grâce à Dieu, vous gagnez votre âme, vous acquérez des biens infiniment préférables, puisque vous vous conciliez de plus en plus la bienveillance du Seigneur; mais si vous vous livrez au blasphème, outre vos biens temporels vous perdez votre salut; vous ne recouvrez rien, et l'âme que vous possédiez encore, vous la tuez.

12. Puisque l'enchaînement de mon discours m'a conduit à vous parler du blasphème, je voudrais maintenant vous demander une grâce, qui sera la meilleure récompense de ce même discours : c'est que vous me veniez en aide pour corriger les blasphémateurs, si nombreux dans cette ville. Si, dans les rues ou les places publiques, vous entendez donc quelqu'un blasphémer le saint nom de Dieu, allez à lui, réprimandez-le; si la parole ne suffit pas, ne craignez pas d'employer des moyens plus énergiques, frappez au visage, meurtrisiez cette bouche impie; s'il en est qui vous appellent en jugement et veulent vous amener devant les tribunaux, n'hésitez pas à les suivre; et si le juge menace de vous condamner à quelque peine, dites sans balancer que cet homme a blasphémé contre le Roi des anges. Celui qui blasphème contre les rois de la terre mérite le châtement; à combien plus forte raison celui qui blasphème contre le Roi des cieux ! C'est un crime dont chacun est solidaire, un outrage public; tout le monde peut se porter comme accusateur. Apprenez aux Juifs et aux Gentils que les chrétiens sont les gardiens, les protecteurs, les instituteurs de la cité; il faut que les hommes dissolus et pervers en soient également persuadés, qu'ils redoutent les serviteurs de Dieu, si bien qu'au moment de prononcer des paroles sacrilèges ils regardent autour d'eux et se défient de l'ombre elle-même, de peur qu'il n'y ait là quelque chrétien qui les entende et leur inflige une punition exemplaire.

HOMÉLIES AU PEUPLE D'ANTIOCHE SUR LES STATUES RENVERSÉES

Ne savez-vous pas ce que fit saint Jean ? Il vit un despote, un homme corrompu qui renversait les lois du mariage; et, au milieu même de la cour, il lui dit hardiment en face : «Il ne t'est pas permis d'avoir la femme de Philippe ton frère.» (Mc 6,18) Ce n'est pas vers un tyran, ou même un juge que je vous envoie; ce n'est pas contre une violation de la sainteté nuptiale, ni contre une injure faite à votre semblable que vous devez vous élever : c'est un outrage fait au Maître de l'univers, que je vous conjure de réprimer chez vos égaux. Si je vous disais : Voilà des rois, des juges prévaricateurs, punissez-les, ramenez-les à la voie droite, n'est-ce pas que vous traiteriez mes paroles de folie ? Et cependant le Précurseur eut ce courage; ce qui vous prouve que cela n'est pas au-dessus de nous. Sachez du moins corriger votre frère, votre égal; et s'il faut s'exposer à la mort pour accomplir ce devoir, ne vous laissez pas arrêter par une telle crainte : comme Jean, vous obtiendrez ainsi la palme du martyr. Il n'eut pas à se défendre de sacrifier aux faux dieux, d'adorer les idoles; c'est pour venger des lois sacrées qu'il donna sa tête. Combattez, vous aussi, combattez jusqu'à la mort pour la vérité, et Dieu combattra pour vous. Ne me répondez pas froidement : Cela n'est pas mon affaire; je n'ai rien de commun avec cet homme. Il n'est que le démon avec qui nous n'avons rien de commun; quant aux hommes, bien des choses nous sont communes avec eux. Ils ont la même nature que nous, ils habitent la même terre, ils se nourrissent des mêmes aliments, ils ont le même Maître, ils ont reçu les mêmes lois, ils sont appelés aux mêmes biens. Ne disons donc pas que nous n'avons rien de commun avec eux : c'est là une parole satanique; il n'appartient qu'au diable de professer une telle inhumanité. Ne parlons donc pas de la sorte; mais plutôt prodiguons nos soins à nos frères.

Pour moi, c'est avec tout le zèle dont je suis capable, que je vous le dis et que je vous le proteste : si vous tous qui êtes ici présents consentez à vous occuper du salut de vos concitoyens, dans peu cette ville tout entière sera réformée. Il est vrai que vous n'en formez qu'une faible partie; mais, si cette partie est la plus petite par le nombre, elle est supérieure à la plus grande par la piété. Prenons donc en main le salut de nos frères; il suffit d'un homme enflammé du zèle de la foi pour corriger tout un peuple. Quand je vois donc, non pas un homme, ni deux ou trois, mais une si grande multitude d'hommes capables de secouer les indifférents, je suis en droit de dire que c'est à votre défaut d'énergie, et non à votre impuissance, qu'il faut attribuer la perte de tant d'âmes. Quelle étrange inconséquence ! Si nous voyons une rixe s'engager sur la place publique, nous approchons, nous tâchons de séparer les combattants; et que dis-je une rixe un âne qui tombe suffit : on s'empresse, on s'efforce de le relever; mais pour un homme qui périt, nous n'en avons aucun souci, Le blasphémateur est un âne; les peines et les contradictions lui sont un trop lourd fardeau; il tombe : allez à lui, relevez-le par la parole et par l'action, par la douceur et la véhémence; ayez recours à des remèdes divers. Si d'une part, nous disposons bien ce qui nous regarde nous-mêmes, et si, de l'autre, nous avons soin du salut de nos frères, nous ne tarderons pas, en leur faisant goûter nos conseils, à conquérir leur estime et leur affection; et, ce qui est préférable à tout, nous obtiendrons ainsi les biens éternels. Puissent-ils nous échoir en partage, par la grâce et la faveur de notre Seigneur Jésus Christ, par qui et avec qui soient au Père et à l'Esprit saint, gloire, puissance, honneur, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen.